

CHAPITRE PREMIER

La voix résonna dans son casque. Morgad identifia le signal de leur com interne : « réseau de commandement ». Celui qui ne liait que les officiers ou sous-officiers supérieurs d'une mission. Un système spécial dont la portée était volontairement limitée. Non recevable au-delà de quelques milliers de mètres. Alors que le réseau général des casques d'une unité portait à 50 kilomètres pour joindre des éléments séparés. La discrétion était primordiale dans leur spécialité. Il disposait quand même — comme tous ses adjoints — d'une com primitive mais longue distance, interne aux casques, pour recevoir des ordres ou rendre compte, très loin.

– Dis, Cap', deux jours que ça ne bouge toujours pas, tu crois que leur détection est toujours en veille, en face ?

Il ne répondit pas tout de suite, remuant dans son caméléon. Dos bombé comme les carapaces des grandes tortues de Terre qu'on trouvait sur beaucoup de mondes, plus ou moins différentes, rigides mais articulés, ces scaphandres d'infiltration le permettaient. Le corps y flottait suffisamment. Même les jambes. Enfin « flottait »... c'est beaucoup dire. Les membres et la poitrine disposaient de quelques centimètres de latitude, en position immobile, le système « relâché » quand même en fonction. Quand son occupant se mettait en mouvement tout se resserrait autour de son corps, pour lui permettre de courir. D'attaquer, par exemple.

Ces caméléons avaient d'abord été équipés d'un système de détournement des rayonnements, lumineux et autres, on savait le faire depuis des millénaires, rien d'original. Ce qui était astucieux était le camouflage en fonction des couleurs extérieures. Une détection agissait toujours en deux temps. D'abord une exploration « visuelle », presque physique, des obstacles à la propagation des ondes, puis une analyse des matières rencontrées.

Le deuxième temps ne se déclenchant qu'après qu'un doute soit né de l'observation. Le mimétisme, le camouflage des caméléons, évitait qu'un doute ne naisse. Tout paraissait normal à la détection, y compris les couleurs du paysage. Donc le second temps — l'analyse des obstacles — ne s'effectuait pas !

Seul le casque était fixe, autour de la tête. Mais la bulle de plasto changeait de couleur, comme le reste du scaphandre, en fonction de l'environnement. Et c'est là, à proximité du menton, que se trouvaient toutes les commandes. L'occupant pouvait aussi accéder à la pipette qui lui permettait de boire, ou à sa voisine, plus grosse, où il aspirait la bouillie insipide qui le nourrissait.

Des poches spécifiques étaient fixées aux bons endroits du corps pour les évacuations... naturelles, représentant ainsi la véritable autonomie du scaphandre... Purgées périodiquement !

Morgad était fatigué. Trois jours qu'ils étaient là, allongés, sans bouger, à 100 mètres de la position dont ils allaient devoir s'emparer quand ils en recevraient l'ordre. Et pourtant, il se sentait crevé. Béta XII, l'une des petites planètes de la petite Constellation du Burin, une Fédération néanmoins, n'était pas un monde tellement accueillant. Dans ce coin aride, en tout cas, où tout semblait ocre. Pas de végétation, ici. À quelques nuances près, le sol, composé de sable, et les rochers, tout était ocre. Ce n'était forcément pas pour la planète elle-même que la X^{ème} force d'Alpha XX de Wezn, dans la Constellation de la Colombe — dont dépendait son unité — avait monté cette opération. Encore une histoire stratégique plus ou moins imaginée — ou fantasmée — par les grosses têtes. Il se résolut à répondre :

– Tu sais bien que ça ne fait aucune différence, Gad. Veille ou pas, on attend le signal — relayé par le transport — pour attaquer.

– Ouais, mais entre la marche d'approche et l'immobilité ici, ça fait un sacré bout de temps qu'on est sans nouvelles, quand même. Et s'ils avaient changé d'avis, là-haut ?

– Un-supérieur-ne-change-pas-d'avis, il-pense... récita Morgad, sans l'amusement d'autrefois, quand ils disaient cette vanne éculée.

– Tout de même...

Oui, « tout de même ». Il n'avait pas complètement tort, le sarmaj. Ça faisait maintenant quatorze jours qu'ils progressaient dans cette sorte de désert pour gagner la position d'attaque, atteinte depuis trois jours désormais, après avoir été déposés, loin, par une grosse plate anti-G atmosphérique. De l'espace, leur balise inerte de positionnement — qu'ils portaient tous dans le talon de leur botte droite — devait bien signaler au tableau opérationnel qu'ils étaient sur place. Le 138^{ème} TM — Toutes Missions — le transport, avait évidemment suivi leur progression depuis l'espace et retransmis l'information à leur régiment au front.

Pas un message depuis treize jours. Le colonel Férap, patron de leur régiment, n'avait pas l'habitude de laisser ses hommes sans nouvelles, surtout quand il s'agissait d'une opération commando en solo.

Dans son casque, Morgad tourna la tête vers la gauche en direction de l'extrémité de son dispositif. Ses trente-neuf hommes étaient totalement invisibles. En se confondant parfaitement avec les couleurs ambiantes, leurs caméléons les rendaient absolument indécélables, même entre eux, sans le filtre de casque. Ils se confondaient avec les rochers. Des masses ocre, informes, pour un observateur ou un détecteur visuel. D'un coup de menton sur la commande de droite, il revint à la vue normale et les corps, allongés, apparurent. Les gars étaient presque tous sur le ventre, comme lui. Leur cou devait leur faire aussi mal que le sien. Dans cette position allongée, il faut redresser la tête pour voir devant soi et les muscles sont vite douloureux. Ça irradie jusque dans les épaules, à la longue. Il bascula de nouveau l'interrupteur et tout redevint désertique, alentour.

Jamais, jusqu'ici, ils n'avaient dû attendre autant avant un assaut. Le major Valdo, leur chef de bataillon, était attentif à ce genre de choses. Il avait trop longtemps dirigé une compagnie sur le terrain, pour ignorer combien ces attentes, immobiles devant l'objectif, sont éprouvantes, moralement et physiquement. On peut y perdre son influx nerveux et ressentir une fatigue de plus en plus usante.

Il réalisa que c'était le cas, en ce moment. Il mesura sa propre fatigue, conscient que ses soldats devaient être dans la même situation...

Et puis le pépin survint. Le scaphandre de l'un de ses hommes apparut brusquement ! Ça arrivait parfois. Une batterie lâchait d'un seul coup...

La détection ennemie allait les repérer et commander automatiquement le feu. Aux thermiques lourds ! Morgad réagit dans la seconde :

– À tous, en avant... à l'assaut. Le groupe de gauche derrière le sarmaj, l'autre avec moi.

Il lui restait assez de force pour passer de l'inaction à la ruée en avant, grimaçant en se redressant, comme si ses genoux, ses cuisses faisaient un effort à la limite de la rupture.

Tout de suite, des rayons rouges de thermiques strièrent l'espace, devant. Sa vision périphérique enregistra que plusieurs silhouettes, frappées de plein fouet, s'irradiaient, autour de lui, avant de tomber au sol en brûlant. Comme à chaque fois, la même pensée, la même révolte, envahit son cerveau : « quel métier de cons... les hommes sont fous ! »

Et puis les gestes, tant répétés, arrivèrent. Ses mains s'activèrent amenant à l'horizontal le thermique de combat et il commença à arroser les batteries en faisant des zigzags. La position ennemie lui paraissait tellement loin... Des cris, des hurlements, emplissaient son casque, venant du réseau général, trahissant les peurs, l'horrible douleur des chairs qui fondent sous la chaleur !

Tout de suite, il comprit que ça se passait mal. Trop de cris. Il perdait trop d'hommes, dès le début de l'assaut... Le poste ennemi, dont les batteries automatiques avaient jailli du sol, semblait encore si loin... ils allaient se faire tous griller. Quarante hommes allant à l'abattoir. Une énième boucherie ! Les gestes devenaient plus précis, quand même. Il vit deux thermiques lourds passer à l'écarlate avant d'exploser. Le rayon de son propre thermique accrocha l'un d'eux qui sauta.

Il y avait maintenant une brèche dans la ligne de feu ennemie, sur la gauche. Il hurla :

– À gauche, tous à gauche.

À côté de lui, il sentit ses gars obliquer vers la brèche au moment où les défenseurs burinais, surpris, pas dans le coup, sortaient de leurs abris enterrés. L'extrémité de son thermique obliqua dans leur direction et son rayon balaya une file entière. Ils apparaissaient partout, maintenant. Il songea fugitivement qu'ils étaient trop nombreux, que le combat était mal engagé sans l'effet de surprise prévu, et qu'ils allaient tous y passer...

La suite de l'assaut fut une succession de scènes décousues. Il tirait sans discontinuer, changeait les batteries de son arme, lançait des ordres sans avoir le temps de vérifier qu'il était obéi. Il entendait dans son casque, dont les micros extérieurs étaient ouverts, les grésillements des tirs qui se mêlaient aux hurlements dans la com. Les Burinais combattaient sans le lourd scaphandre caméléon, le visage à l'air libre puisque Beta XII était une planète terramorphe avec une atmosphère respirable malgré la chaleur sèche, écrasante. Mais le commando était entraîné à combattre ainsi et ses hommes se déplaçaient aussi vite que l'ennemi.

Quand il se retrouva adossé à un rocher, le thermique braqué devant lui, sa main gauche tenant le RCM de poing — le Rupteur de Cohésion Moléculaire — plus aucun son n'arrivant à ses oreilles, dans son casque, il se demanda depuis combien de temps ils se battaient ? Rien ne bougeait dans son champ de vision. Des corps achevaient de brûler de tous les côtés.

D'une voix sourde, lasse, il prononça :

– Est-ce qu'il y a encore quelqu'un de vivant ici ?

Une réponse lui parvint, après plusieurs secondes.

– Pas grand monde... Cap'.

Il reconnut Gad. Il semblait épuisé, lui aussi. Et puis quelques silhouettes apparurent, sortant çà et là où le combat s'était terminé pour eux. Tous étaient encore en caméléon. Des hommes à lui, donc. Morgad était resté en surface, s'occupant des thermiques lourds pendant que Gad menait l'assaut dans les installations du sous-sol. Il bascula son casque en arrière, respirant un air chaud, sec, désagréable, irritant la gorge, après celui qui arrivait dans son scaphandre, frais, lui. Pourtant, il resta ainsi. Après avoir été enfermé dans ce sacré caméléon pendant les presque quinze jours de l'approche, il avait besoin de se sentir libre. C'était la même chose à chaque fois.

Peu à peu, quelques hommes vinrent à lui. Il aurait été plus sage de placer des sentinelles mais il n'avait plus la force, plus envie de donner un ordre. Il releva péniblement la tête, la tournant de droite à gauche.

– Où sont les autres ? demanda-t-il.

– On est tous là, je crois, Capitaine, répondit Jil, en achevant de défaire son casque avant de le laisser pendre derrière son cou.

C'était une jeune femme de vingt-six ans, grande, athlétique, brune aux cheveux courts, une petite cicatrice au front. Son visage, délicat, était marqué par l'effort, des rides apparaissaient qui ne réussissaient pourtant pas à l'enlaidir. Il avait toujours trouvé que cette fille avait un charme étonnant, que sa condition athlétique n'entamait pas. Silencieuse, discrète, elle ne la ramenait jamais. Elle était en avance dans ses études et avait eu un diplôme 1^{er} degré de psychologie à vingt ans, l'âge limite de sortie de Materna. Rien qui ne puisse intéresser l'armée en guerre ! Donc, elle avait été enrôlée.

Elle n'était d'ailleurs pas la seule à avoir un niveau supérieur. Pas tous mais beaucoup des techniciens de la compagnie, par exemple, était d'anciens étudiants se préparant à des études plus poussées. Mais leur niveau était trop bas en sortant du cycle supérieur des Maternas pour être préservé, amélioré par l'armée. Pas des cracks, des surdoués : la seule façon d'éviter l'enrôlement, au sortir des Maternas, en temps de guerre...

– Exact, Cap', fit la voix de Gad qui arrivait en marchant lentement, son casque se balançant dans son dos. Voilà tout ce qui reste du commando.

L'information avait de la peine à franchir un mur d'incompréhension dans le crâne de Morgad. Trente-neuf soldats, enfin quarante avec lui, avaient attaqué et il en voyait maintenant... 7, 8 ? Neuf avec lui ? Il secoua lentement la tête, accablé, choqué au point d'avoir envie de vomir... Il avait perdu les trois quarts de son détachement...

Il n'avait pas même été capable d'en sauver davantage ! Il se sentait minable. C'était des soldats, des êtres humains qu'on lui avait confiés, SES HOMMES, et lui les avait laissés se faire massacrer... Après tant d'autres depuis toutes ces années. Tant de morts.

Une fraction de seconde, il eut presque envie de placer le RCM contre sa tête et de presser la mise à feu ! Sa main serra convulsivement l'arme... puis il la remit lentement dans son étui. Il n'était pas lâche à ce point. Il assumerait ce qui s'était passé.

Gad reprenait la parole en se laissant glisser au sol pour récupérer.

– Pas très bien informées les grosses têtes de l'État-Major... ils étaient plus de cent dans ce poste.

Morgad regarda autour de lui, l'étendue du désert, plat à perte de vue. Pourquoi un poste aussi important dans un lieu pareil ? À quoi devait-il servir ? Et pour quelle raison l'État-Major, le colonel, avait-il tant insisté pour s'en emparer ? Les questions prenaient de plus en plus d'importance, de seconde en seconde. Il sentait qu'il FALLAIT trouver les réponses. Mais elles ne venaient pas !

– ... les installations sont vastes, là-dessous, reprit le sarmaj, et il y a des thermiques lourds sur 360°. La moitié seulement, celle qui était tournée vers nous, a ouvert le feu. Si on avait fait une approche sur chaque côté, comme c'était prévu au départ, on y passait tous.

– Vu quelque chose de particulier, en bas ? demanda-t-il.

Gad secoua la tête.

– Rien. Juste un poste comme un autre.

– Comment vous avez nettoyé ?

– Grenades thermiques dans chaque local.

Où était le piège ? On ne les avait pas envoyés ici pour rien...

– Des hangars ?

– Oui. Pratiquement vides en-dehors des réserves de rations et de matériels, et une vieille plate anti-G qui n'a pratiquement pas été touchée.

– Leur central-coms ?

– Brûlé... et tout notre gros matériel a brûlé aussi, avec les gars qui le portaient, la com Spéciale-Opération, notamment. On ne peut plus rendre compte ni recevoir des consignes. On a juste les petites com-détection banales.

Morgad avait le crâne vide. Aucune idée. Si, quand même, ils DEVAIENT rendre compte de leur mission. L'EM devait avoir prévu une suite à cette opération. On devait leur donner des consignes après qu'ils eussent rendu compte de l'assaut, donc *après* avoir reçu l'ordre d'attaquer. Et celui-ci n'était pas venu puisqu'ils avaient attaqué après le dysfonctionnement d'un caméléon...

On ne lance pas un commando comme ça sans un but précis. La destruction de cette position ennemie, ce poste, entraînait dans le cadre d'une opération programmée, minutée. Il ne savait qu'une chose, au départ, c'est qu'on le récupérerait au sud. Comment, quand ? Il ne le savait pas. Du coup, les projets de l'EM étaient peut-être bouleversés ? Ou alors l'opération prévue n'en était pas à son stade d'exécution ? Dans ce cas, il ne fallait pas rester là. Il en eut la certitude. L'imminence d'un danger s'installa en lui. Il se redressa, posa son thermique près de lui, et regarda autour pour évaluer son effectif.

À part Gad, le sous-officier supérieur, sarmaj de compagnie, il y avait là Jil, Dopn et Ngambo qualifiés assaut, Bozny un technicien spécialiste matériel armement, 2^{ème} niveau, tête de lard mais pas mauvais pour son rang, Férek : une technicienne santé, excellente 1^{er} niveau, elle, et bonne au combat aussi, et les deux techniciens com-détection : Ly et Niez.

Curieusement, peut-être parce qu'ils étaient si peu nombreux devant lui, Morgad songea à leurs patronymes, leurs noms. Noms de « famille ». Encore une notion qui avait disparu avec l'apparition des Maternas où naissaient les enfants, au moment de la Grande Migration — quatre millénaires plus tôt. Il n'y avait plus de famille depuis que l'homme était dans l'espace. Enfin ! plus de famille au sens qu'on lui donnait sur la vieille Terre. Cette histoire de patronymes avait posé problème, autrefois, quelques millénaires plus tôt. Comment donner un nom aux millions d'enfants qui naissaient de parents virtuels, qui ne se connaissaient pas, morts depuis longtemps, puisqu'il ne s'agissait que de spermatozoïdes et d'ovules récoltés, au départ sur Terre, et plus tard auprès des adultes mis au monde dans les gigantesques matrices artificielles de dizaines de planètes ?

Par chance, Riwal Manach' — le gars vivant sur Terre à cette époque qui avait tout organisé, depuis le lancement des vaisseaux primitifs devant aller peupler les Constellations de la Galaxie jusqu'aux règles de vie des colons — y avait pensé. Il avait fait embarquer des puces contenant les recensements du dernier siècle, sur Terre, sur les différents continents. Des milliards de noms et de prénoms, de toutes les origines, dans le but d'identifier personnellement la descendance des humains et ne pas leur donner un numéro, comme à des machines. Seulement, par la suite, c'était des ordinateurs qui avaient géré ces listes et attribuaient des suites de noms aux Maternas, sans tenir compte des origines génétiques, inexistantes aujourd'hui, d'ailleurs. Si bien que des noms, asiatiques blancs ou africains, étaient collés d'office à des nouveaux-nés qui, aujourd'hui, ne présentaient aucun signe racial particulier ! L'espèce humaine était semblable partout. Plus ou moins claire, ou foncée, selon la planète où vivaient les hommes et l'intensité de l'étoile qui l'éclairait, des variations autour de l'ancien « bronzage » mais c'est tout. Les signes raciaux avaient disparu depuis longtemps. Ce qui faisait qu'un Ly ou un Chen n'avait, apparemment, rien d'asiatique, pas plus qu'un Ngambo à consonance africaine. Ce dont personne ne se souciait, d'ailleurs. Aucun enfant, de tous les temps, n'avait choisi son patronyme. Le prénom, le pseudo usuel parfois, c'est tout.

Morgad revint à ses hommes. Ils étaient trop peu pour avoir une importance dans une opération d'envergure. Le déroulement de celle-ci allait devoir être modifié. Ils n'étaient pas même assez nombreux pour se défendre... En tout cas, la solution raisonnable était de se diriger vers le sud comme le préoyaient les ordres d'origine.

– Bozny, tu as vu la plate ?

– Vaguement, Capitaine.

– Tu y retournes. Il faut la vérifier rapidement, la réparer au besoin. On file avec elle. Tu me tiens au courant de ce que tu fais et tu regardes si elle est équipée longue distance, s'il y a des rations, des trucs comme ça, sinon tu en charges avec le matériel qui te paraît utile. Prends tout ce qui te semble intéressant pour l'entretenir et pour notre vie à bord. Pour les autres, mettez-vous en défense, après avoir récupéré toutes les batteries vides de thermique de combat et des armes de poing. On les rechargera.

Sans s'y attarder, il se demanda pourquoi il avait précisé cette histoire d'équipement de la plate.

Les soldats se redressèrent et se dirigèrent vers les limites du poste, mais du bon côté, derrière les batteries de thermiques encore intactes, pendant que Bozny s'engouffrait dans une grande ouverture donnant sur les installations en sous-sol.

– Ça va, Cap' ? fit Gad quand ils furent seuls.

Morgad fit une grimace.

– Comme ça peut aller quand on vient de faire massacrer les trois quarts de ses hommes...

– De Dieu, Cap', tu n'y est pour rien. Il n'avait jamais été question d'un poste aussi bien défendu, avec autant de monde, sinon on t'aurait donné toute la compagnie pour l'attaque.

Il ne répondit pas.

– Fais pas cette tête, Cap', je t'en prie, les gars vont commencer à avoir la trouille.

– Tu crois qu'ils ne l'ont pas ? dit Morgad en le fixant.

Le sarmaj eut un geste vague de la main.

– Ils sont crevés. On l'est tous. Cette approche et l'attente au sol, avant cet assaut usant... Il n'y a pas beaucoup d'unités de la Dixième Force qui auraient réussi ce qu'ils ont fait, tu le sais.

Il baissa la tête.

– Oui... je le sais. Mais depuis huit ans, on n'a jamais eu autant de pertes à la compagnie, ça aussi on le sait tous les deux.

Ils appartenaient à la même génération. Sortis de Maternas différentes la même année, au début de l'intensification de la guerre contre la Fédération du Burin, Beta IV du Burin. Ils avaient eu la même réaction. Chacun de son côté avait compris qu'il n'avait aucune chance d'échapper à l'enrôlement. Seuls les plus doués dans une discipline prioritaire étaient autorisés à poursuivre leurs études et échappaient aux combats. Morgad

voulait devenir géologue pour participer à des expéditions-études de mondes non répertoriés, au Confins reconnus. Voyager beaucoup, c'est ça qui le tentait. En situation de guerre, on n'avait pas besoin de géologues...

En revanche, ses résultats aux tests physiques le plaçaient loin en tête de sa famille, dans la Materna. Et même de pas mal de familles ! Grand, il mesurait près de deux mètres, il était très vif et robuste à l'effort, avec un souffle inépuisable, son meilleur atout. Adolescent, il avait fait beaucoup de sports d'équipe. Souvent comme leader, d'ailleurs. Il n'était pas bâti avec des épaules d'athlète, sa taille était plutôt mince, il avait une musculature nerveuse et récupérait très vite d'un effort. Les muscles apparents étaient venus ensuite à l'entraînement, encore que beaucoup de ses camarades du Centre de formation étaient infiniment plus baraqués que lui.

Gad était, depuis tout jeune, attiré par l'activité physique, les sports individuels. Beaucoup plus que par les études, en tout cas, même s'il était loin d'être sot. Ses éducateurs lui avaient fait la guerre pour qu'il travaille, il avait le potentiel intellectuel pour devenir étudiant mais il s'était obstiné à bouffer des kilomètres de piste et à soulever du poids, obsédé par les records ! Il avait obtenu son examen de second cycle de justesse, essentiellement grâce à l'enseignement hypno-mémoriel, le minimum, quoi. Il pensait, plus tard, aller vivre sur une planète colonie. D'élevage, de préférence, il aimait bien les animaux et voulait vivre à l'air libre. Ça n'exigeait pas beaucoup de diplômes... Ce passé expliquait sa carrure impressionnante, sa puissance physique, une boule de muscles, mais aussi sa taille plus modeste, il atteignait à peine le mètre quatre-vingt-cinq.

C'est pourquoi, chacun de leur côté, ils avaient donc fait le même raisonnement, huit ans plus tôt. Quitte à être enrôlé comme soldat autant s'engager en devançant l'appel. Certes, les enrôlés pouvaient monter en grade selon leur expérience et les qualités qu'ils montraient au combat mais leur soldes restaient à un niveau vraiment très bas. Même un capitaine ou un major, par exemple. D'ailleurs, leurs galons comportaient le petit filet argenté montrant qu'ils n'étaient qu'enrôlés. À grade égal, en cas de différence de points de vue, un enrôlé perdait toujours devant un engagé, ou un soldat de métier, sauf exception !

Cette guerre semblait partie pour durer longtemps, bien des années en tout cas. Il serait trop tard, ensuite, pour entamer une formation ! En s'engageant, ils étaient considérés comme militaires de carrière, recevraient une formation spécifique, donc un grade, et iraient au combat, comme les autres, certes, mais auraient le droit à une solde appréciable et, à soixante-dix ans — s'ils vivaient jusque-là évidemment, mais à cette époque ils étaient naïfs — ils pourraient quitter l'armée avec un sérieux pécule, rapportant chaque année des intérêts, au lieu de la solde ridicule des enrôlés, même gradés. De quoi aller s'installer quelque part, sur une planète de tourisme, par exemple, et se la couler douce jusqu'à 110-120 ans ! L'armée avait besoin de cadres, bien formés, et recrutait.

En outre, les pertes étaient très importantes dans les régiments d'enrôlés. Si on voulait survivre à cette guerre, il fallait être sérieusement préparés.

D'accord, ça voulait aussi dire que les premières années allaient être difficiles. Les officiers, par exemple, recevaient une formation de base, de plus d'un an d'études à outrance, avant d'être envoyés au combat. Mais ça ne suffisait pas. Pendant chaque période de repos, ils devaient ensuite suivre des stages, enregistrés sur quartz d'enseignement, disponibles sur chaque transport, et travailler dur, à nouveau, au lieu de se détendre. Une vie difficile jusqu'à ce qu'ils aient atteint le même niveau de compétence que ceux qui choisissaient la carrière militaire, s'engageaient en temps de paix et recevaient cet enseignement en trois ans !

Donc, sans se connaître, et tous deux à contrecœur, ils s'étaient engagés dans l'armée et avaient passé les tests. Gad avait été affecté à un Centre de formation de sous-officiers, ce qui correspondait à son niveau de connaissances générales initiales et Morgad dans une école d'officiers. Ce qui expliquait que le sarmaj était allé au combat six mois plus tôt. Ils s'étaient rencontrés par hasard dans le même régiment, en formation, Gad comme sarj et Morgad en qualité de sous-lieutenant. Mais dans la même compagnie. Depuis, ils ne s'étaient plus quittés, grimant dans la hiérarchie au fil des campagnes. Gad beaucoup plus vite, d'ailleurs, puisqu'à 29 ans, il était maintenant sarmaj, le plus haut grade des sous-officiers... Un grade que les soldats de carrière n'avaient, économiquement, pas intérêt à perdre en passant officier. En qualité de sous-officier, ils étaient au plus haut échelon, alors qu'en devenant officier leurs soldes redémarrèrent au plus bas ! Morgad avait terminé les derniers stages de formation et depuis un an, sa qualification de capitaine était complète. Pourtant, il ne gagnait guère plus que Gad...

Huit ans à combattre côte à côte avait forgé leur amitié, indifférente aux grades, elle, et justifiant leur façon de se parler.

Gad ne répondit pas directement à la remarque de son capitaine.

– Tu crains quelque chose ? fit-il.

– Oui... mais je ne sais pas quoi. C'est confus dans ma tête.

– Alors fais comme tu le sens. Tu ne t'es jamais trompé, jusqu'ici.

– Jusqu'à tout à l'heure, plutôt.

– Tu peux me dire ce que tu aurais pu faire avec un caméléon qui se révèle ? Ce n'est pas ta décision, ça.

Tu as paré au plus pressé et on a même de la chance d'être encore vivants.

– J'aurais dû faire vérifier nos scaphandres avant la mission.

– Il n’y avait pas d’atelier... ah ! et puis arrête, Cap’ tu me fatigues à toujours te blâmer ! Un peu, ça va, on se dit que le gars a pas la grosse tête, mais à la longue ça vous use le moral. Tu vois pas comme le mien baisse à vue d’œil ?

Morgad sourit vaguement.

– D’accord, mec, d’accord... Regarde s’il n’y a pas des choses à récupérer, en dessous. Je vais cogiter à ce qu’on va faire.

– À tes ordres, Cap’. Je préfère te voir comme ça, lâcha Gad en s’éloignant.

Morgad avait une furieuse envie de quitter son scaphandre mais il se dit que tant qu’ils ne seraient pas partis, il valait mieux le garder. Même si leur position et ce qui s’était passé ici avait forcément été enregistré par les satellites. Il avait hâte aussi d’appeler le transport où se trouvait l’État-Major de la XII^{ème} Force pour rendre compte de la situation et demander des ordres. Ces coms avaient beau être primitives — non protégée, surtout — elles permettaient de lancer un message succinct et de recevoir une réponse qui, au besoin, s’inscrivait sur la bulle du casque. Mais pas d’ici.

L’appel risquait d’être localisé et il ne fallait pas faire savoir qu’ils venaient de détruire un poste peut-être important, ce qui amènerait du monde dans cette région. Le commando se trouvait actuellement à proximité du tropique Nord, dans quelle direction fuir ? Les dernières grandes batailles avaient eu lieu dans l’hémisphère Nord, du côté des bassins miniers et des Centres industriels, de l’autre côté de la planète. Alors, le sud, d’accord mais où ? Vers les grandes étendues, assez arides elles aussi ? De toute façon, la planète entière était aride, même s’il y avait des points d’eau et quelques fleuves...

Il s’assit, ramena son casque sur sa tête et commanda sur le plasto blindé de la visière, devant ses yeux, la projection holographique de la carte, à grande échelle malheureusement, de cette partie de la planète, cherchant une direction pour fuir. Il y avait des points d’appui ennemis mais pas mal de régions non occupées, apparemment. En outre, c’était la limite extrême de la carte « renseignée » — comme on disait dans l’armée pour désigner les points d’appuis reconnus — chargée dans la mémoire de son casque. Au-delà, il n’avait aucune information militaire, juste une représentation géographique simplifiée. La civilisation de Béta XII occupait surtout l’hémisphère Nord. De toute façon, cette planète était avant tout une immense mine, mais pas de métaux de première nécessité, ce qui leur avait fait penser, avant le débarquement, qu’il s’agissait d’une opération essentiellement stratégique, pas destinée à occuper définitivement le globe.

Il entendit soudain l’appel de Bozny et remit son casque en place :

– Capitaine, la plate n’est pas jeune mais elle a pas été sérieusement touchée par le feu, elle peut encore servir. Elle est vide. Je cherche une voile de rechargement solaire, des batteries, il n’y en a pas à bord. Et je me demande par où ils l’ont amenée, je ne vois aucune rampe d’accès.

– Reçu, continue à chercher... Gad ! rejoins Bozny pour faire charger la plate de tout ce qui nous faut, vois large. Et il y a urgence.

Il avait choisi une direction, une demi-heure plus tard, quand le sarmaj le rappela :

– Cap’, il y avait bien une rampe, mais camouflée. On est tombés sur des locaux qui n’ont pas été touchés pendant le combat. Tu devrais venir voir.

S’il n’en disait pas plus, il devait avoir une raison. Morgad se redressa, plaça le thermique dans son dos et se mit en marche. Avec ce repos, ses jambes étaient à nouveau en état, la fatigue presque effacée. Il emprunta l’entrée, un grand carré avec des marches à l’ancienne, aux portes à glissières à moitié dévastées par les grenades thermiques, dont l’odeur de brûlé empestait l’atmosphère. On y voyait guère maintenant, l’éclairage de secours, rouge, était chiche. Il alluma le projecteur de son casque. D’un local à l’autre, aux cloisons souvent calcinées et formant d’immenses espaces, tout était détruit sur son passage. Il aperçut de la lumière, loin sur la droite et se dirigea dans cette direction. C’est ainsi qu’il arriva devant de larges portes blindées, à moitié glissées dans leur logement latéral. Derrière un grand hall, bien éclairé, lui, il vit la plate avec Bozny qui travaillait sur les anti-G, capotages relevés. Il bascula de nouveau son casque en arrière.

– Viens voir par ici, fit la voix de Gad.

Sur le côté du hall il distingua une enfilade de petits espaces, séparés par des cloisons de plasto transparent. Le sarmaj était penché en avant au-dessus d’un gros container en forme de cube de deux mètres de côté, les quatre pans abaissés. Il approcha.

– Aucune idée de ce que peut être ce truc, marmonna Gad.

Morgad se pencha. Des pièces, non des morceaux entiers d’une machine qu’il n’arrivait pas à identifier. D’autres containers étaient posés alentour.

– Comment tu l’as ouvert ? demanda-t-il.

– En grillant le système d’ouverture, tout bêtement.

– Ouvre les autres, là à droite, je m’occupe du reste.

– Tu crois que ça vaut le coup de perdre son temps ?

– On ne le perd peut-être pas, fit Morgad préoccupé.

Gad hocha la tête et se dirigea vers le container voisin, entreprenant de l’ouvrir avec son thermique de poing à la plus faible puissance, libérant un rayon si mince qu’on aurait dit un fil de lumière rouge. Le pan libéré

bascula vers lui et il le retint pour le laisser se poser sur le sol. Les trois autres basculaient lentement, retenus par des systèmes à vérins magnétiques. Morgad le suivit.

La même chose. Enfin des sous-ensembles de quelque chose qu'il n'arrivait pas à identifier. Il les examina, comprenant seulement qu'il y avait là plusieurs éléments identiques. De quoi monter quatre ou cinq machines, probablement. Il passa au container suivant, découvrant d'autres sous-ensembles, mais pas les mêmes que dans le précédent. Il continua à griller des systèmes d'ouverture, ne comprenant toujours pas à quoi correspondaient ces trucs. Si Farkon était encore là ! C'était le sarj matériel du commando. Ce type savait, connaissait tout. Capable de reconstituer un engin à coussin d'air à partir des débris d'une navette ! Mais il avait été grillé dans l'assaut... Cette pensée replongea Morgad dans ce qui s'était passé à peine une heure plus tôt. Il commençait à accepter leur disparition à tous...

Déjà ? Était-il devenu si dur, si insensible ? Puis il songea à leur situation actuelle et comprit que son cerveau ne pouvait pas se dédoubler et donnait la priorité au présent.

C'est plus tard, dans une autre série de containers, qu'il tomba sur des sortes de pieds et qu'il comprit qu'il s'agissait là d'affûts. Donc... ces trucs étaient des armes. Cette fois il était sur une piste. Et puis il repéra un large tube de plasto de fort diamètre dont la forme, particulière, déclencha un raisonnement, dans son crâne. Une impression de déjà vu. Ce tube ressemblait à l'une des pièces de... son RCM de poing. En beaucoup plus grand !

De Dieu ! un Rupteur de Cohésion Moléculaire lourd... C'était bien des RCM lourds, démontés ! On était incapable, à Alpha XX de Wezn, comme ailleurs en fait, de construire des RCM plus gros que les armes de poing dont ils étaient équipés. Une histoire de puissance d'alimentation en énergie. Et les Burinais en construisaient en série ! Voilà la justification de leur mission... D'une manière ou d'une autre, les services de renseignements de la X^{ème} Force, ou même simplement de la division, avait obtenu une information et l'EM voulait confirmer ! Ça voulait dire que ce poste, cette base, plutôt, était archi importante pour les forces de la Fédération burinaise. Il était plus que temps de quitter ce coin ! Mais il voulut vérifier son raisonnement.

– Bozny, hurla-t-il, amène-toi ici.

Il entendit son soldat arriver en courant. Gad approchait également.

– Regarde ces containers et dis-moi si ça te fait penser à quelque chose. Fais vite.

Le gars s'activa, passant de l'un à l'autre. Il finit par lâcher d'une voix incertaine :

– Capitaine, je me trompe peut-être mais on dirait un grand... RCM.

– Je pense aussi... Gad ?

Le sarmaj était devant le dernier container, celui contenant le tube qui l'avait intrigué.

– Idem.

Morgad réfléchit une seconde, pesant le pour et le contre de la décision qui lui venait à l'esprit.

– Bozny, qui peut te donner un coup de main efficace, pour la plate ?

– Ly.

– Appelle-le. Où en es-tu ?

– J'ai bricolé une voile solaire. Ça ira. J'en ai pris également une autre de secours, beaucoup plus grande pour recharger les batteries de thermiques et plein de trucs, en même temps. Le moteur a un bruit bizarre mais il donne sa puissance.

– Gad, appelle du monde, ne laisse qu'un type en surface. On va charger la plate de tout ce qu'on peut récupérer : des rations, de l'eau et tout, absolument tout ce que tu trouves comme matériel intéressant. Ensuite on enregistre une holo du contenu de chaque container. Que chaque technicien en possède une copie et une pour chacun de nous deux, puis on détruit toute cette partie de la Base avec des grenades thermiques ennemies, inutile de se démunir des nôtres. Ça doit ressembler au reste : tout brûlé, comme si on n'avait rien remarqué. Il faut refermer les containers avant ça.

– Tu as une idée, Cap' ? fit le sarmaj quand Bozny se fut éloigné.

– Repéré une espèce d'oasis, dans le sud-est. On y fonce et on appelle le transport. Départ dans une demi-heure maximum.

– Loin ?

– Dans les 1 000 kilomètres. En pleine zone chaude. Tout va dépendre de la plate.

– Elle est vieille mais grande, elle doit avancer, je pense.

– Il faudra faire vite. La destruction de ce poste va amener du monde tôt ou tard. On a déjà trop traîné.

– Ça marche, je vais activer les gars.

Comme il s'éloignait, Morgad songea que si la mort au combat, aujourd'hui, était abominable, elle avait au moins la caractéristique de ne pas laisser de traces, hormis des cendres que le vent emmenait ! Il ne restait rien des camarades abattus. Personne à enterrer comme autrefois... Il secoua la tête, mécontent de cette pensée macabre et se dirigea vers la plate pour l'inspecter. Une grande soute-cabine, sur le plateau, et juste un passage de trente centimètres tout autour, un poste de pilotage à l'avant. Il ferait placer un câble de sécurité à l'extérieur, autour de la soute. Un espace plat, tout de même, devant le pare-brise de plasto du poste. Il y installerait un type pour assurer la veille. La cabine, qui comportait deux sièges, n'était séparée du poste que par une porte, dans le

dos de ceux-ci. N'importe lequel de ses commandos était capable de piloter une plate mais Ngambo était le meilleur. Une question de doigté.

Finalement, la plate remonta la rampe quarante minutes plus tard, pleine à craquer, avec seulement un espace, juste à l'arrière du poste, pour les gars. Bozny avait chargé de quoi changer une multitude de pièce des anti-G. Elle produisait un grincement aigu assez désagréable quand on mettait la puissance, mais Bozny ne s'en inquiétait pas. Ngambo régla l'écran directionnel, cap au 162, selon les instruments de navigation locaux, et accéléra. Hormis le grincement, pas un bruit à bord. Les anti-G ne produisent qu'un léger grésillement. Pourvu que ça dure, qu'elle tienne le coup...

Enfin peu de bruit, dans le poste du moins, où l'air frottant contre les triple parois de plasto était inaudible. Dans la cabine, peu isolée phoniquement, ce devait être plus bruyant, comme sur toutes les plates de transport. Devant, sur l'espace disponible où veillait Dopn, assis, les jambes écartées pour résister au vent relatif, il aurait été impossible de parler sans casque.

Morgad et Gad étaient debout derrière Ngambo, dans le poste, Ly étant devant les instruments de détection, en place droite. La vitesse monta jusqu'à 185 km/h et s'y stabilisa.

– Pas très rapide, fit Gad.

– Plutôt mieux que je ne le craignais, répondit Morgad. Bon ! je vais appeler le transport.

Il enfila son casque pour utiliser la com longue distance. Il fit signe à Gad de l'imiter. Du menton, il sélectionna la fréquence LD de la com et pressa le contacteur. Un bruit, caractéristique, se fit entendre... Morgad tourna les yeux vers son adjoint qui paraissait stupéfait.

Il entendit sa voix :

– Verrouillé ! La com du transport est verrouillée... Qu'est-ce que...

– Ils sont en route, dit le capitaine, la voix rauque. Ils ont quitté l'orbite et sont en route...